

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIII, n° 3-4, 1993, p. 685-696.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

# WILHELM VON HUMBOLDT

(1767 – 1835)

*Gerd Hohendorf*

Wilhelm von Humboldt et son frère Alexandre, de deux ans plus jeune que lui, appartiennent à une génération qui a vécu l'effondrement des États absolutistes après la Révolution française et a œuvré à la construction d'une nouvelle Europe. Les deux frères ont été élevés dans l'esprit de Rousseau et du philanthropisme ; adolescents, ils ont été imprégnés de la philosophie des lumières et ont vécu le mouvement romantique du Sturm und Drang. Ils rejoignent ensuite le cercle des poètes de Weimar et se lièrent d'amitié avec Goethe et Schiller. Tandis qu'Alexandre parcourait le monde et, par ses recherches, ouvrait une nouvelle voie aux sciences naturelles, Wilhelm jetait les bases du développement des sciences humaines modernes.

Wilhelm von Humboldt se joignit au cercle des réformateurs qui, après l'occupation napoléonienne, prirent en main le destin de l'État prussien. À la réforme administrative sont attachés les noms de Stein et Hardenberg, et à la réorganisation de l'armée ceux de Scharnhorst et Gneisenau ; Wilhelm von Humboldt était pour sa part chargé de la réforme de l'enseignement en Prusse. Même s'il n'est resté que seize mois à la tête de l'Éducation prussienne, il a imprimé à la politique de l'éducation une orientation dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui, où sa contribution à une théorie moderne de l'éducation connaît un regain de popularité de plus en plus affirmé.

## Les années de formation

Wilhelm et Alexandre von Humboldt sont nés du remariage du chambellan prussien Alexandre Georg von Humboldt avec une veuve, la Baronne von Holwede, alors qu'il était encore à Postdam au service de Frédéric II ; de son premier mariage, la Baronne avait eu un fils dont l'éducation avait été confiée à Johann Heinrich Campe. Ce représentant tardif du philanthropisme allemand devint également le précepteur des deux frères, tout d'abord à Postdam puis, après que leur père eut quitté son poste, à Tegel près de Berlin.

Dans une lettre à Madame Campe, Wilhelm von Humboldt reconnaît beaucoup plus tard (12 septembre 1801) qu'il doit à Campe une grande partie de son éducation (Br., p. 403). Ce faisant, il pense probablement non seulement aux années passées à Tegel, mais aussi au voyage à Paris que Campe entreprit avec son ancien élève immédiatement après la prise de la Bastille.

L'éducation des deux frères a dû avoir été très libérale. C'est du moins ce que laisse à penser le jugement qu'auraient porté sur eux les précepteurs qui succédèrent à Campe. D'après eux, il y avait peut-être encore quelque chose à tirer de Wilhelm, alors âgé de 12 ans, mais Alexandre était un cas désespéré. Il n'est pas rare que les pédagogues se trompent, mais une erreur de jugement aussi grossière que celle qu'ils commirent à propos d'Alexandre, futur Grand-Maître de la Société des Naturalistes, donne quand même à réfléchir.

Une lettre d'une amie de leur mère, venue leur rendre visite en 1785, nous apprend que les deux frères étaient très différents : « En ce qui concerne les deux fils, je ne peux que te dire que

Wilhelm, malgré toute son érudition, n'a rien d'un pédant. Au contraire, il a toujours le mot pour rire... Alexandre est plutôt un petit esprit malin, au demeurant extraordinairement doué... » (Br., p. 33/34). Wilhelm lui-même explique leur différence dans une lettre à sa femme datée du 9 octobre 1804 : « Depuis notre enfance, nous sommes allés dans deux directions opposées, bien que nous nous soyons toujours beaucoup aimés... Lui s'est très tôt tourné vers l'extérieur, alors que, très tôt aussi, j'optais pour la vie intérieure » (Br., p. 531).

Wilhelm von Humboldt pensait sûrement à Campe lorsque, dans la lettre sus-mentionnée qu'il adresse à la femme de ce dernier, en 1801, – il recherchait alors un professeur pour ses propres enfants – il décrit les qualités qu'il attend d'un bon pédagogue : ce doit être un homme « à la fois désireux et capable de s'occuper d'enfants aussi jeunes, qui sache utiliser les bonnes méthodes non seulement pendant ses cours mais aussi qui s'efforce de mettre à profit les promenades ou les jeux pour inculquer aux enfants des notions exactes et précises ». Une « véritable érudition » n'est pas indispensable mais il doit « connaître à fond » ce dont il traite et « pendant le cours, obliger les enfants à faire les choses à fond ». Derrière la remarque qui suit se cache sans doute une critique de la méthode d'éducation prônée par les philanthropes : « Car si on n'oblige pas l'enfant à être consciencieux, tout n'est que jeu et il n'en retire rien, ni sur le plan théorique ni pour la vie pratique » (Br., p. 422). Il est d'ores et déjà clair que, pour Humboldt, la culture générale n'a rien à voir avec un savoir encyclopédique superficiel.

La mort précoce de leur père en 1779 – on le décrit comme « un homme sensé et de goût », un « philanthrope affable et généreux » – ébranla profondément les deux garçons, surtout Wilhelm, durement éprouvé par cette perte. La formation intellectuelle des deux frères est dès lors confiée à Christian Kunth ; précepteur des frères Humboldt de 1777 à 1788, il gardera plus tard des liens d'amitié avec la famille lorsqu'il sera membre du gouvernement à Berlin (il repose, selon son vœu, dans le parc du château de Tegel où Wilhelm von Humboldt le fit enterrer en 1829). Il sut parfaitement organiser l'éducation de ses élèves et les inciter à apprendre constamment par eux-mêmes. D'éminentes personnalités de la vie intellectuelle berlinoise furent associées à cette entreprise éducative. Parmi le cercle d'intellectuels invités à donner des conférences à Tegel figurait par exemple un écrivain philosophe très connu à l'époque, Johann Jakob Engel, professeur au lycée de Joachimsthal (« Der Philosoph für die Welt », 2 Vol., Leipzig 1775/1777). « Engel m'a donné ma première vraie éducation. C'est un esprit fin et lucide, peut-être pas très profond mais rapide et concret comme je n'en ai jamais plus rencontré depuis... » écrit Wilhelm de Berlin le 12 novembre 1790 à sa future femme Caroline (Br., p. 143).

Les deux frères participent très tôt à la vie culturelle de la proche métropole prussienne et fréquentent les salons berlinois où régnait l'esprit de la philosophie des lumières. C'est dans la demeure d'un médecin juif, le Dr. Herz, que se retrouve la « Ligue de vertu » au centre duquel figure sa femme Henriette que, dans plusieurs lettres, Wilhelm appelle tendrement « Jettchen ». Elle a fortement inspiré l'image de la femme émancipée que l'on retrouve dans ses écrits ultérieurs. Par ailleurs, s'il n'éprouve aucun préjugé à l'égard de ses concitoyens juifs, c'est grâce à ses relations avec la famille Herz.

La tradition familiale veut que les deux frères entrent dans l'administration : Wilhelm étudiera le droit et Alexandre les finances. A l'automne 1787, Kunth accompagne les deux frères à l'Université du Brandebourg à Francfort sur l'Oder. Celle-ci est déjà en déclin et sera fermée après la création de l'université de Berlin. (Francfort sur l'Oder possède aujourd'hui une nouvelle université qui, en tant qu'institution européenne, entend reprendre les anciennes traditions.) Les frères Humboldt ne restent qu'un semestre à Francfort pour se rendre ensuite à l'université de Göttingen ; à cette époque de réforme de l'enseignement universitaire dans l'esprit du nouvel humanisme, Göttingen disputait à l'Alma Mater de Halle la première place. Dès son arrivée en mai 1788, Alexandre appelle Göttingen « notre Athènes allemande ! Mon frère s'y plaît beaucoup car il y trouve sa nourriture spirituelle... » (Br., p. 46). Dans ses fragments d'autobiographie (« Bruchstück einer Selbst-biographie ») (1816), Wilhelm explique qu'il voulait « pénétrer tout seul dans les

moindres détails et les profondeurs de tout ce qui peut élargir notre compréhension du monde et des hommes » (GS, XV, p. 452 et suiv.).

## L'influence de la Révolution française

Au cours du voyage sus-mentionné, Johann Heinrich Campe et son jeune ami arrivent à Paris dès le mois de juillet 1789. C'est à Aix-la-Chapelle qu'ils apprennent la nouvelle de la prise de la Bastille. Ce voyage éducatif allait devenir une page d'histoire vécue. Humboldt ne partage sans doute pas l'enthousiasme débordant de son maître, mais il est conscient de l'importance historique de cette révolution. Dans une lettre datée du 17 août, il se plaint d'en avoir « plutôt assez de Paris et de la France » tout en soulignant « la situation politique aujourd'hui si importante, l'effervescence qui règne dans le peuple et l'esprit dont elle procède » (Br., p. 93).

La Révolution française exerça sur Wilhelm une influence durable ; des années plus tard, dans une lettre à sa femme Caroline (20 août 1814), il reconnaît que « toute la force, la vie, la vigueur, la fraîcheur d'une nation ... ne (peuvent) venir que du peuple » (Br., p. 734). Les expériences vécues à Paris et ses nouvelles idées transparaissent également dans une autre lettre à un ami, datée d'août 1791 et connue sous le titre « Idées sur l'organisation de l'État suscitées par la nouvelle Constitution française » : « Dès lors que la noblesse s'est alliée au Souverain pour opprimer le peuple, la noblesse devient nuisible... » (GS, I, p. 82). « L'humanité, qui avait souffert à l'extrême, devait rechercher sa délivrance dans l'extrême ». Certes, Humboldt doutait que la nouvelle Constitution fût durable ; cependant, « elle remettra les idées au clair, stimulera les vertus agissantes et ainsi dispensera ses bienfaits au-delà des frontières de la France » (GS, I, p. 84).

## Des limites du rôle de l'État

En janvier 1789, Wilhelm von Humboldt entre au service de l'État prussien en tant que conseiller référendaire à la Cour d'appel de Berlin, poste qu'il quitte cependant au bout d'un an. Ce départ n'a rien à voir avec son prochain mariage à Erfurt avec Caroline von Dacheröden, fille du président de la chambre prussienne ; il obéit à une raison beaucoup plus profonde, à savoir le scepticisme de von Humboldt à l'égard non seulement de l'absolutisme, mais du pouvoir de l'État en général. Depuis 1790, il travaille à son « Essai sur les limites de l'action de l'État » qui, bien que terminé en 1792, ne paraîtra intégralement que beaucoup plus tard, longtemps après sa mort. Toutefois, la partie consacrée à l'éducation avait déjà été publiée dans le cahier du mois de décembre 1792 du « Berlinische Monatschrift » sous le titre « Über öffentliche Staatserziehung » (De l'éducation publique). Humboldt participe ainsi aux débats sur la réforme de l'éducation nationale qui, après la Révolution française, est également mise en œuvre en Allemagne.

Dans cet ouvrage, Humboldt fixe à l'État des limites étroites : il doit protéger le citoyen à l'intérieur et le défendre contre les attaques de l'extérieur. Humboldt se prononce pour la plus grande liberté possible de l'homme dans des conditions telles que « *chaque individu, selon ses besoins et ses inclinations, limité seulement par sa propre force* » puisse se développer en fonction de sa spécificité (GS, I, p. 111). Il craint que l'influence de l'État dans l'éducation ne « favorise toujours une certaine forme », ce qui est particulièrement nuisible « lorsqu'il s'agit de l'être moral... Cette influence cesse tout à fait d'être salubre, lorsque l'homme est sacrifié au citoyen » (GS, I, p. 143). « En somme, l'éducation ne doit se soucier que de former des hommes, et non tel ou tel type de citoyen » (GS, I, p. 145). Humboldt assigne à l'État une responsabilité inverse : il faut avant tout veiller à donner « l'éducation la plus libre, qui se préoccupe le moins possible de préparer à la citoyenneté. L'homme qui a reçu ce type d'éducation devrait ensuite s'intégrer à l'État et mettre en quelque sorte la constitution à l'épreuve par lui-même » (GS, I, p. 144). Selon Humboldt, l'homme n'est pas objet de l'État ; il doit en devenir le sujet et contribuer à façonner les rapports sociaux.

Humboldt reprend à son compte les principes éducatifs du Comte Mirabeau, lorsqu'il demande que l'éducation publique « reste totalement en dehors des ... limites dans lesquelles le rôle de l'État doit rester enfermé » (GS, I, p. 146). Il se réfère plusieurs fois au « Discours sur l'éducation nationale », qu'il cite dans une note de bas de page : « L'éducation sera bonne si l'on ne s'en mêle pas ; elle sera d'autant meilleure que l'on laissera libre jeu au zèle du maître et à l'émulation de l'élève... » (GS, I, p. 146). Dans une autre page de cet ouvrage sur la théorie de l'État, Humboldt évoque les devoirs des parents, dont la responsabilité est « d'éduquer les enfants ... jusqu'à leur pleine maturité » (GS, I, p. 225) ; il va jusqu'à déclarer que l'État « doit veiller à défendre les droits des enfants *contre* leurs parents, afin que le pouvoir paternel ne dépasse pas ses limites » (GS, I, p. 226). Cette insistance sur les droits des enfants révèle l'influence de Rousseau, tout comme l'objectif qu'il assigne expressément à une formation universelle harmonieuse. « Le vrai but de l'homme » ne peut être que « de se constituer en un tout par le développement maximum et le plus équilibré possible de ses capacités ». Pour y parvenir, l'homme a besoin de liberté, mais aussi de se trouver dans des situations diverses car « aussi libre et indépendant soit-il, l'homme se développe moins bien dans l'uniformité ».

Humboldt est resté fidèle sa vie durant à cette conception de la finalité de l'éducation ; en revanche, ses idées concernant l'influence de l'État sur l'éducation ont radicalement changé pendant les années passées à la tête de l'Éducation prussienne.

Après avoir quitté le service de l'État, Wilhelm von Humboldt passe le plus clair de son temps sur les terres de sa belle-famille en Thuringe, ainsi qu'à Erfurt ou Iéna. Les deux frères nouent des contacts étroits avec le cercle des poètes de Weimar, Schiller surtout pour Wilhelm. Cette amitié trouve son expression littéraire dans une correspondance nourrie.

Après la mort de leur mère en 1796, Wilhelm et Alexandre von Humboldt disposent d'une fortune confortable qui leur permet d'entreprendre de longs voyages éducatifs ou de recherche, qui sont à l'origine de nombreux travaux savants. Pour Alexandre, il s'agit toujours de mieux connaître le monde et, pour Wilhelm, d'approfondir sa compréhension de l'homme et de son essence. Pendant la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, Wilhelm écrit de nombreux ouvrages, dont les suivants :

- « Über die Gesteze der Entwicklung menschlicher Kräfte »[Sur les lois du développement des capacités humaines]. (1791) ;
- « Über das tudium des und des Grieschischen insbesondere »[Sur l'étude de 'Antiquité, grecque en particulier] (1793) ;
- « Über den Geschlechtsunterchied und dessen Einfluss auf die organische Natur »[Sur la différence entre les sexes et son influence sur la nature organique]. (1795) ;
- « Über männliche und weibliche Form »[Sur la forme masculine et féminine].(1795) ;
- « Über Denken und Sprechen »[Sur la pensée et la parole]. (1795/97) ;
- « Das achtzehnte Jahrhundert »[Le XVIII<sup>e</sup> siècle]. (1796/97) ;
- « Über den Geist der Menschheit »[Sur l'esprit humain]. (1797) ;
- « Über Goethes Hermann und Dorothea »[Sur le « Hermann et Dorothee » de Goethe]. (1799).

Wilhelm von Humboldt avait fait de « *la recherche des lois du développement des forces humaines sur la terre* » le sens de sa quête scientifique. S'interrogeant constamment sur le but de la vie, il posait la question de savoir quel type d'éducation permettait d'atteindre cet objectif. Dans son étude sur l'Antiquité classique, il parle de la « nécessité absolue de la connaissance », même celle de l'Antiquité classique parce qu'elle « *est éminemment nécessaire pour intégrer l'effort individuel en un tout, et dans la poursuite unique du plus noble des objectifs, la formation optimale et la plus équilibrée possible de l'être humain* » (GS, I, p. 261).

## L'administrateur de l'éducation

En 1802, Wilhelm von Humboldt reprend son activité au service de l'État prussien ; il est nommé ambassadeur auprès du Saint-Siège à Rome. Cette fonction lui permet d'enrichir constamment sa

connaissance de l'histoire et de la culture de la Grèce et de la Rome antiques. Toutefois, lorsque les batailles d'Iéna et Auerstaedt eurent plongé « l'Allemagne dans une profonde humiliation » – c'est le titre d'un ouvrage de l'époque – Humboldt, répondant à l'appel du Baron von und zum Stein, revient à Berlin pour participer, à un poste élevé, à la régénération de l'État prussien. Stein avait promulgué en 1807 un édit abrogeant le servage héréditaire, les corvées et qui visait d'une manière générale à éliminer la division de la société en classes. En novembre 1808, une ordonnance confère aux villes l'autonomie administrative. Cependant, les intentions des réformateurs se heurtent souvent non seulement à l'opposition des conservateurs mais aussi à l'ignorance des citoyens. Les hommes qui entourent Stein voient en Wilhelm von Humboldt l'homme capable de mettre sur les rails une réforme complète de l'enseignement prussien. « On envisageait de renforcer et de redresser la nation par la suppression des charges et par l'éducation. Profitant de l'impulsion donnée par le noble Suisse, on est passé à l'action, une fois la liberté retrouvée, en créant des *écoles de formation* des maîtres... » (Diesterweg, 1979, p. 41).

Une réforme de l'éducation inspirée des idées de Pestalozzi avait déjà été engagée dès 1808 par deux fonctionnaires de l'Education nationale prussienne : Johann Heinrich Ludwig Nicolovius et Johann Wilhelm Süvern. Ils avaient offert des bourses à de jeunes enseignants et les avaient envoyés étudier à Yverdon la méthode d'enseignement conçues par Pestalozzi. Dans une lettre adressée à ces « élèves prussiens » Süvern leur avait vivement recommandé d'apprendre non seulement l'aspect mécanique de la méthode mais aussi d'en pénétrer l'essence, de « se chauffer ... au feu sacré » qui émane de Pestalozzi (Diesterweg, 1961, p. 155). A leur retour, ils devaient, en tant qu'animateurs ou enseignants dans le cadre de séminaires, contribuer à répandre cette pédagogie. Humboldt avait tout d'abord manifesté à l'égard de la pédagogie de Pestalozzi certaines réserves qui se sont sans doute dissipées sous l'influence des discours à la nation allemande de Johann Gottlieb Fichte. Dans deux de ces discours, Fichte faisait des idées de Pestalozzi le fondement même de son projet d'éducation nationale. Avant même de rencontrer Nicolovius, Humboldt lui avait indiqué par écrit que « l'introduction de la méthode de Pestalozzi, à condition d'être bien menée ... rencontre ma totale adhésion » (Br., p. 593, lettre du 25 mars 1809). Humboldt avait en Nicolovius et Süvern des collaborateurs zélés soucieux de mettre en route la réforme du système éducatif prussien.

Le 28 février 1809, Wilhelm von Humboldt prend la direction du Département du culte et de l'éducation au ministère de l'intérieur mais à cette époque Stein n'est déjà plus en poste, le roi de Prusse s'étant plié à la volonté de Napoléon qui avait exigé son renvoi. Le Département dépendait du ministère de l'intérieur, et donc du Comte von Dohna, avec lequel Humboldt ne s'entendait pas particulièrement bien. Désireux de bien marquer l'importance du système éducatif dans le contexte de la réforme prussienne, Humboldt s'efforce d'emblée d'obtenir que le Département soit détaché du ministère de l'intérieur ; tant auprès de ce dernier qu'auprès du roi, il sollicite la création d'un ministère de l'éducation indépendant. Celui-ci ne voit toutefois le jour que des années plus tard, en 1817, sous Altenstein.

Des divergences de vues importantes opposent Humboldt non seulement à von Dohna mais aussi au ministre des finances von Bülow sur l'art et la manière de diriger les affaires de l'État. Humboldt souhaite plus de collégialité mais ne parvient à convaincre ni le ministre ni le roi de la nécessité de créer un conseil d'État.

Lui-même, à la tête de son Département, applique pleinement le principe de la collégialité. Il écrit au néo-humaniste bien connu – Christian Friedrich Wolf, qu'il veut engager à Berlin comme collaborateur dans son Département – qu'il préfère « la réflexion commune de plusieurs » et « l'opinion collective à l'opinion individuelle, même la mienne » (Br., p. 610, lettre du 31 juillet 1809). Il est à l'origine de la réaction d'un conseil scientifique qui devait faire en sorte que l'administration elle-même s'imprègne de l'esprit scientifique. Toutefois, ce conseil dont faisaient partie des savants renommés, dont Schleiermacher, fut transformé dès 1815 en un simple jury d'examen.

La correspondance que Wilhelm von Humboldt échange avec sa femme restée à Rome – elle attend son neuvième enfant – nous permet de reconstituer assez fidèlement les réflexions et les pensées qui l’animent à cette époque. Quelques jours seulement après son entrée en fonctions à Berlin, il confie déjà à sa femme son projet « de faire en sorte que les écoles soient exclusivement financées par la nation » (Br., p. 591, lettre du 4 mars 1809) ; il s’agissait de créer un fonds de financement des écoles et du personnel enseignant indépendant du gouvernement et des circonstances extérieures. Il développa sa pensée dans une lettre à Nicolovius : « L’éducation est l’affaire de la nation et nous devons nous préparer (avec beaucoup de prudence cependant) à nous passer un peu plus de l’aide de l’État et à nous assurer de façon croissante le concours de la nation » (Br., p. 594).

Humboldt n’a jamais préconisé une éducation spécifiquement prussienne ; sa vision dépasse ces frontières de l’État prussien et il se considère comme le porte-parole du peuple allemand tout entier ; ses travaux scientifiques font constamment référence à l’humanité.

Au début du mois d’avril 1809, Humboldt quitte Berlin pour Königsberg où s’est installé le gouvernement. Il se consacre avec beaucoup d’ardeur à ses nouvelles tâches, visitant les écoles de Königsberg, souvent à l’improviste, et il entreprend en septembre/octobre un long voyage jusqu’à Gumbinnen et Memmel pendant lequel il précise le plan de réforme scolaire déjà mis sur pied à Königsberg.

Comme le processus éducatif comporte trois « niveaux naturels », Humboldt préconise trois types d’établissements différents consacrés respectivement à l’enseignement élémentaire, à l’enseignement secondaire, — l’enseignement universitaire.

L’école élémentaire doit constituer la base des étapes suivantes. Si on institue d’emblée une séparation entre ce niveau et les niveaux supérieurs, les « écoles à proprement parler élémentaires » deviennent « des écoles populaires au sens le plus méprisable du terme » (cité par Spranger, 1910, p. 138). Dans ses « quelques réflexions sur le projet de mise en place d’un système éducatif en Lituanie » (1809), il explique : « L’ensemble de ce système n’a donc qu’un seul et même fondement. En effet, il doit y avoir à l’origine une égale consonance avec son esprit du plus humble journalier et de l’homme le plus cultivé, si l’on veut éviter que le premier n’accède pas pleinement à la dignité humaine et que le second, au lieu d’atteindre à la plénitude des capacités humaines, ne devienne un sentimental, un rêveur et un excentrique » (GS, XIII, p. 278). Même pour les plus pauvres, Humboldt exige « une formation complète » au niveau élémentaire (GS, XIII, p. 266) et, bien sûr aussi, la possibilité pour les élèves démunis d’accéder aux niveaux ultérieurs – grâce justement à la création d’un fonds national. Cette conception d’un système scolaire dont les différents niveaux constituent un tout, à laquelle aucune suite n’a été donnée au XIX<sup>e</sup> siècle, ne s’est concrétisée qu’au siècle suivant, de façon partielle.

L’importance qu’Humboldt attache au caractère démocratique de l’enseignement transparaît dans une lettre qu’il adresse de Vienne à sa femme le 20 août 1814 : L’enseignement primaire doit être organisé de telle sorte qu’il « devienne une base universelle que nul ne peut dédaigner sans se mépriser soi-même et sur laquelle tout le reste peut être construit » (Br., p. 735). Humboldt est alors revenu au ministère des affaires étrangères. Diesterweg note que « Wilhelm von Humboldt, homme aussi spirituel que cultivé, trouve le temps au Congrès de Vienne de se plonger dans les idées de Pestalozzi sur l’éducation et qu’il attache autant d’importance à la mise en place d’écoles élémentaires populaires qu’à la création de l’université de Berlin » (Diesterweg, 1976, p. 75).

Pendant les années passées à Königsberg, Humboldt se familiarise plus avant avec la pédagogie de Pestalozzi. Carl August Zeller, qui depuis 1803 enseigne dans les établissements de Pestalozzi, d’abord à Burgdorf puis à Yverdon, est appelé à Königsberg en 1809 pour diriger l’orphelinat et un séminaire d’enseignants dont les participants devaient réformer le système d’enseignement en Prusse orientale dans l’esprit de Pestalozzi. En octobre 1809, la famille royale visite l’orphelinat dirigé par Zeller, probablement en présence d’Humboldt.

Le décès de son beau-père oblige Humboldt à interrompre son activité ; il prend en novembre 1809 un assez long congé pour régler la succession pour le compte de sa femme, restée à Rome avec les enfants. Le désir de retrouver sa famille et la conviction que ni son plan scolaire ni ses idées sur l'efficacité de l'administration de l'enseignement ne trouveront d'application concrète sous ce gouvernement, le conduisent à présenter sa démission au printemps de 1810 ; elle est acceptée par le roi le 25 mai. Les réformateurs jugent cette démarche très regrettable mais ses détracteurs, surtout le ministre von Dohna, qui reproche à Humboldt son « manque de sentiment religieux », s'en félicitent vivement. Nicolovius reprend les affaires le 23 juin 1810, avec une exception cependant : Humboldt garde la direction du comité fondateur de l'université de Berlin.

Qu'il en ait beaucoup coûté à Humboldt de quitter l'éducation pour revenir aux affaires étrangères apparaît à la lecture de la lettre qu'il écrit à sa femme le 28 juillet 1810 : « D'une manière générale, la gestion des affaires intérieures d'un État est assurément plus importante que celle des affaires extérieures ; la construction d'une nation, à laquelle j'ai présidé non sans succès est incomparablement plus importante encore ». Et d'expliquer une fois encore ce qu'il avait en tête : « J'avais conçu un plan général qui englobait de la plus petite école à l'université et dans lequel tout était imbriqué, j'étais partout chez moi, m'occupant du plus petit détail comme du plus important sans en privilégier aucun, avec la même ardeur et ne me laissais décourager par aucune difficulté... » (Br., p. 662 et suiv.).

## La création de l'Université de Berlin

Il était question de la fondation d'une université à Berlin depuis le début des réformes en Prusse (Fichte : « Deduzierter Plan einer zu Berlin, zu errichtenden höheren Lehranstalt » (Projet d'une institution d'enseignement supérieur pour Berlin), 1807 ; Schleiermacher : « Gelegentliche Gedanken über Universitäten in deutschem Sinn. Nebst einem Anhang über eine zu errichtende » (Réflexions sur la conception allemande de l'université, et sur celle qu'il conviendrait d'ériger), 1808), mais c'est à Wilhelm von Humboldt qu'en revient le mérite. L'université idéale, selon lui, se caractérise par l'unité de l'enseignement et de la recherche. « La particularité des établissements scientifiques supérieurs doit être de traiter la science comme un problème non encore entièrement résolu qui doit donc toujours faire l'objet de recherches » (GS, X, p. 251).

L'université doit être elle aussi un établissement de culture générale, une Alma mater, réunissant toutes les disciplines sans chercher à dispenser un semblant de formation professionnelle. En 1789, déjà une visite à la Karlsschule de Stuttgart, à son retour de Paris, avait renforcé son opposition à une orientation professionnelle trop précoce. Il ne connaît pas encore Schiller, qui a passé dans cet établissement sept années misérables, lorsqu'il note dans son journal que cette forme d'éducation lui paraît non seulement défectueuse mais tout à fait nuisible : « A quelle étroitesse d'esprit doit aboutir une éducation soumise à des règles aussi inflexiblement imposées depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la fin de l'adolescence ? » (Br., p. 98, se demande-t-il. Ces impressions le conduisent, après avoir pris en mains le département de l'éducation à dissoudre le corps des cadets prussiens, en raison notamment de son esprit de caste.

L'enseignement universitaire doit, selon lui, poursuivre et compléter la formation générale dispensée aux niveaux précédents, il doit toutefois s'en distinguer, être d'une autre nature. Si le maître est indispensable à la formation élémentaire, il ne l'est plus au niveau universitaire. « C'est pourquoi le professeur d'université n'est plus un maître, l'étudiant n'est plus un apprenant, mais quelqu'un qui recherche le savoir par lui-même, guidé et soutenu par le professeur » (GS, XIII, p. 261). Grâce à un contact étroit entre professeur et étudiants, ceux-ci doivent devenir capables de mener seuls un travail scientifique.

La liberté du savoir et l'autonomie du corps enseignant sont les deux principes sur lesquels repose le modèle universitaire conçu par Humboldt. Si, avec le recul, on peut déplorer que ce modèle ait entraîné une certaine distanciation à l'égard de la politique, il faut bien voir que celle-ci

procède de son souci d'éviter que la science ne soit utilisée à mauvais escient par la politique. De même, son plaidoyer en faveur de « l'isolement » que l'université doit garantir au chercheur ne doit pas être compris comme une volonté d'enfermer la science dans une tour d'ivoire.

Heinrich Deiters, longtemps doyen de la faculté de pédagogie de l'université Humboldt de Berlin, conteste l'idée que le modèle universitaire humboldtien soit historiquement dépassé depuis que les universités sont devenues des établissements de culture de masse fortement orientés vers la formation professionnelle ; il souligne qu'il est possible de s'inspirer de ses idées pour approfondir l'étude des problèmes de l'université (Deiters, 1960, p. 39).

Humboldt a mené à bien la création de l'université de Berlin ; il en a assuré le financement et l'installation dans l'ancien palais du prince Henri, qui l'abrite encore aujourd'hui, avenue « Unter den Linden ». Il a lui-même assisté aux conférences des nouveaux professeurs, en particulier celles du premier recteur : Johann Gottlieb Fichte. Le 10 février 1810, il écrit à Goethe : « Tout va ici à un rythme tranquille que, pour ma part, j'essaie d'accélérer. Les cours de Wolf et Fichte sont très appréciés et, quand je le peux, j'y assiste... » (Br., p. 638).

Des deux côtés de l'entrée du bâtiment principal de l'université berlinoise qui porte le nom de Wilhelm von Humboldt, sont édifiés les monuments dédiés aux frères Humboldt, représentatifs respectivement des sciences humaines et des sciences naturelles en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le projet éducatif élaboré par Humboldt n'a, globalement, pas connu un sort plus heureux que l'entreprise réformatrice associée aux noms de von Stein et Hardenberg, Scharnhorst et Gneisenau. Même la réforme de l'enseignement secondaire, qu'Humboldt considérait devoir faire partie d'un système global d'éducation, n'a pas vu le jour. Certes, la formation philologique a été séparée de la formation théologique, de telle sorte que le statut du professeur de lycée a pu être défini, mais le lycée lui-même est devenu une institution élitiste fortement marqué du sceau de l'État prussien. En ce qui concerne le niveau élémentaire, le collaborateur d'Humboldt, Süvern, poursuit ses efforts pour le codifier mais la dernière tentative en ce sens échoue finalement en 1819 après les décisions de Karlsbad.

Un jeune diplomate prussien, Varnhagen von Ense, qui accompagnait le ministre d'État von Hardenberg au Congrès de Vienne, caractérise Humboldt dans ses cahiers personnels d'une manière très pertinente : « Il a la vision du monde la plus grandiose, une vision cependant impossible à réaliser dans la situation actuelle des États et surtout du monde. C'est pourquoi son talent de penseur ne lui sert pas toujours beaucoup en tant qu'homme d'État » (Br., p. 740).

Alors même qu'il représentait le gouvernement prussien au Congrès de Vienne et plus tard au Congrès d'Aix-la-Chapelle, Wilhelm von Humboldt avait toujours à l'esprit les intérêts du peuple allemand ; il ne s'est jamais laissé enfermer dans une politique strictement prussienne. En mars, il est à nouveau appelé aux affaires, mais démissionne au bout de quelques mois car il ne voulait pas, après l'attentat contre Kotzebue, cautionner les poursuites de plus en plus dures contre les « démagogues ». Les décisions de Karlsbad qualifient Humboldt de « personnage honteux, d'ennemi de la nation qui excite un peuple pensant » (cité par Spranger, 1910, p. 38).

Occupé par ses travaux, il vit essentiellement à Tegel près de Berlin ; une dernière fois, en 1829, il occupe une fonction officielle : celle de président de la Commission chargée de la création et de l'aménagement intérieur du nouveau musée de Berlin.

## Un théoricien de l'éducation

Les projets de Humboldt en matière de réforme scolaire n'ont été publiés que longtemps après sa mort, même le traité fragmentaire intitulé « Théorie de l'éducation de l'homme », écrit vers 1793. Humboldt y note que « notre devoir ultime dans l'existence est de faire en sorte que, ... par notre action vitale, le concept d'humanité acquière en nous un contenu aussi riche que possible. Il suffit pour ce faire de relier notre moi au monde » (GS, I, p. 283). L'éducation selon Humboldt ne saurait être individualiste. Certes, il reconnaît constamment l'importance d'une forme de vie individuelle, le



« développement de quantités de formes individuelles » (GS, III, p. 358), mais il souligne que « la formation personnelle ne peut procéder que de l'organisation du monde » (GS, VII, p. 33) ; en conséquence, l'homme non seulement peut, mais doit, participer à l'organisation du monde.

L'éducation idéale, selon Humboldt, est socialement déterminée ; pour lui, « l'accomplissement du genre humain » n'est nullement « la réalisation d'une perfection universelle pensée dans l'abstrait ». Dès 1789, il note dans son journal que « la formation de l'individu exige la socialisation et donc un engagement envers le Tout » (GS, XIV, p. 155).

Dans son essai sur la « Théorie de l'éducation de l'homme », il répond, à la question de savoir ce qu'il faut exiger « d'une nation, d'un siècle, du genre humain » : « l'Éducation, la Vérité et la Vertu », qu'il faut répandre jusqu'à ce que « le concept d'humanité » prenne en chaque individu toute sa grandeur et toute sa dignité (GS, I, p. 284). C'est là une tâche que chacun doit toutefois accomplir par soi-même ; il doit « absorber – avec tous les moyens que lui offre sa sensibilité – toute la substance présente dans le monde qui l'entoure et dans son moi intérieur, la transformer avec toute la force de sa spontanéité et se l'approprier et, ainsi, instaurer en tre son moi et la nature l'interaction la plus large, la plus active et la plus harmonieuse » (GS, II, p. 117).

Ce n'est que depuis le début de ce siècle que l'on s'intéresse véritablement à Humboldt, dans le contexte de la problématique de l'éducation. Eduard Spranger a le premier, dans deux ouvrages, fait état, à l'égard de Humboldt, « de la même estime que celle dans laquelle le tenait la bourgeoisie intellectuelle entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle » (Benner, 1990, p. 5 et suiv.). Au cours des dernières décennies, la vision historique tendancieuse que l'on avait de sa réflexion pédagogique a été rectifiée au profit d'une interprétation plus large, dans une série d'études, notamment celle de Dietrich Benner, lequel estime fort possible que, grâce à la fréquentation de Humboldt, nous nous sentions personnellement concernés par les questions et problèmes fondamentaux que pose la théorie de la pédagogie moderne et nous amène à y voir une problématique qu'il serait utile d'étudier plus avant sur les plans tant conceptuel que théorique (Benner, 1990, p. 210).

## Œuvres de Wilhelm von Humboldt

- Humboldt, Wilhelm von. 1903 - 1936. *Gesammelte Schriften. Ausgabe der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Werke* [Œuvres choisies : édition de l'Académie des sciences de Prusse]. Berlin, .17 vol. (Désignées par l'abréviation **GS** ; le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe, la page ; l'orthographe a été modernisée).
- Freese, R. von (dir. publ.). 1953. *Wilhelm von Humboldt, Sein Leben und Wirken dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit* [Wilhelm von Humboldt : sa vie, et son œuvre à travers lettres, journaux intimes et documents contemporains]. (Désigné par *Lettres* dans le texte.).

## Œuvres à propos de Wilhelm von Humboldt

- Alt. R. (dir. publ.). 1949. *Erziehungsprogramme der Französischen Revolution. Mirabeau – Condorcet – Lapeletier Werke* [Le programme de la révolution française pour l'éducation : Mirabeau – Condorcet – Lapeletier ]. Berlin/Leipzig.
- Benner, D. 1990. *Wilhelm von Humboldts Bildungstheorie. Eine problemgeschichtliche Studie zum Begründungszusammenhang neuzeitlicher Bildungsreform Charakteristik* [La théorie de l'éducation de Wilhelm von Humboldt : étude historique, orientée vers les problèmes de ses rapports avec la réforme pédagogique contemporaine]. Weinheim/Munich.
- Deiters, H. 1960. « Wilhelm von Humboldt als Gründer der Universität Berlin » [Wilhelm von Humboldt, Fondateur de l'Université de Berlin]. Dans *Forschen und Wirken. Festschrift zur 150-jahrfeier der Humboldt Universität zu Berlin* [La recherche et l'action : essai en l'honneur du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'Université de Humboldt, Berlin]. Vol. 1. Berlin.
- Diesterweg, F.A.W. 1961-1979. *Sämtliche Werke* [Œuvres complètes]. Compilées par H. Deiters ; éditées par R. Hohendorf. Vol. 5, Berlin 1961 ; vol. 13, Berlin 1976 ; vol. 14, Berlin 1979.

- Grube, K. 1935. *Wilhelm von Humboldts Bildungsphilosophie. Versuch einer Interpretation* [La philosophie de Wilhelm von Humboldt : essai d'interprétation]. Halle.
- Haym, R. 1856. *Wilhelm von Humboldt. Lebensbild und Charakteristik* [Wilhelm von Humboldt : sa vie, son caractère]. Berlin.
- Jeismann, K. E. Lundgreen, P. (dir. Publ.). 1987. *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band III : 1800-1870. Von der Neuordnung Deutschlands bis zur Gründung des Deutschen Reiches Gegenwart* [Manuel d'histoire de l'éducation en Allemagne. Vol 3 : 1800-1870. La restructuration de l'Allemagne jusqu'à la création de l'Empire allemand]. Munich.
- Menze, C. 1965. *Wilhelm von Humboldts Lehre und Bild vom Menschen* [Théorie et vues de Wilhelm von Humboldt sur l'homme]. Ratingen.
- . 1975. *Die Bildungsreform Wilhelm von Humboldt* [La réforme de l'éducation de Wilhelm von Humboldt]. Hanovre.
- Müssler, F. 1908. *Wilhelm von Humboldts pädagogische Ansichten im Lichte seiner ästhetischen Lebensauffassung* [Les vues de Wilhelm von Humboldt en matière d'éducation à la lumière de sa conception esthétique de la vie]. Langensalza.
- Richter, W. 1971. *Der Wandel des Bildungsgedankens. Die Brüder von Humboldt, das Zeitalter der Bildung und Die Gegenwart* [Les avatars de la pensée pédagogique : les frères Humboldt, l'ère de l'éducation et le présent]. Berlin.
- Spranger, E. 1909. *Wilhelm von Humboldt und die Humanitätsidee* [Wilhelm von Humboldt et l'idée de l'humanité]. Berlin.
- . 1910. *Wilhelm von Humboldt und die Reform des Bildungswesens* [Wilhelm von Humboldt et la réforme du système d'éducation]. Berlin.